

XYZ. La revue de la nouvelle

Un carnet, rien d'autre

François de Waele



Numéro 43, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Waele, F. (1995). Un carnet, rien d'autre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (43), 55–62.

Un carnet, rien d'autre

François de Waele

Évidemment, il y a des voies bien plus fréquentées que celle-ci. Des lignes principales à quelque distance d'ici, même pas très éloignées. Des lignes cadencées. Mais je ne suis pas pressé. Je ne l'ai jamais été. Aux voies directes, rectilignes, j'ai toujours préféré les petits chemins qui s'enfoncent sur les côtés, quitte à devoir revenir en arrière lorsqu'il s'avère que, depuis bien longtemps, ils sont passés de mode, qu'ils ne sont plus jamais empruntés. Ou tellement rarement que seul celui qui habite les environs peut s'y retrouver. Il a alors au fond de lui, comme dans son sang parcourant son corps de manière presque invisible, la mémoire ancestrale du chemin qui a dû exister. Le grand-père du grand-père du grand-père était déjà passé par là. Un aïeul avant lui avait tracé le sillon au milieu des futaies. Et puis, petit à petit, il y avait moins à faire de ce côté-là, le chemin s'était rétréci jusqu'à disparaître, ou presque. Moi, parfois, je m'aventure dans un de ces travers qu'ont arpentés ces générations successives sans s'inquiéter du reste. Mais moi, je n'ai pas reconnu du bout de ma semelle la racine du gros chêne ou le caillou sous les fougères. Je n'ai pas obliqué là où il le fallait et me voilà obligé de m'en retourner. On essayera plus loin. À droite, cette fois. Ou encore à gauche. Qu'importe.

Je suis né comme cela. En hésitant. Vais-je sortir ? Vais-je rester ? Je m'annonce et puis me ravise. Tout bien pesé. Et puis, on me tire, on me secoue. Pas le choix. On m'extirpe à la va comme je te pousse. Je hurle. Pas le feu au lac. Quel besoin y a-t-il donc de se sentir toujours en urgence ?

Les villes m'ont rejeté. Ou peut-être est-ce moi qui les ai rejetées. Qu'importe. Ça ne change rien, finalement. Je n'ai

jamais rien compris à la marche des foules. J'ai reçu le terrible don de me trouver toujours à contresens. Bousculé. Quand, par chance, je me trouve bien orienté, de droite et de gauche, d'interminables files me doublent, inexorablement. Et puis, par jeu, par miracle, par un ordre subit venu d'on ne sait où, le flot se met à refluer. Je me trouve alors le moindre recoin, un petit bout de terrasse préservé, un soupçon de porte cochère, un remords de square. Et j'attends l'oubli de la marée, l'amnésie du reflux pour me précipiter hors de la horde et retrouver cette campagne dont les plus belles odeurs sont celles, inodores, qu'apportent les saisons : un vent particulier, une saveur née des couleurs dominantes, la fragrance d'un soleil qui se hisse à son faite pour mieux redescendre, lentement, jusqu'à raser les terres déjà moissonnées et déjà retournées qui n'attendent que les semis ou la neige qui ne tardera plus, si elle vient jamais. Là, je retrouve ma vie. Son rythme se guérit. Il reste toujours, quelque part, un muret séparant deux jardins, une pierre plate sous un arbre, une fontaine ou une source tintinnabulante, une fraise à glaner, une pomme, un raisin à croquer. C'est là, d'habitude, que je m'endors. La rosée, trop fraîche, me réveille et je me précipite sous les draps.

Mes draps ont toujours été froids. Toujours... Non, j'exagère. Il y a eu un temps où une femme s'y étendait et réchauffait le lit quand je n'y étais pas encore. Mais elle s'est lassée de m'attendre encore et toujours. Tous les soirs, il me fallait d'interminables moments pour la rejoindre, après ce qu'ailleurs on peut appeler ablutions. Et puis, jamais rien n'est né de notre lit que de sempiternelles disputes. Moi, je m'y étais fait. Elle pas. Ce qui l'énervait plus encore, c'était le peu d'entrain que je mettais à suivre ou à réaliser ses idées (subites, ô combien subites); il me fallait des journées entières. Tandis que pour écouter un oiseau et comprendre sa tristesse, sa crainte ou sa joie, je n'avais pas à me poser trop de questions. Il sifflotait et moi, je tressaillais à l'unisson. Je suivais peut-être mal les pensées fulgurantes de ma femme mais je percevais à coup sûr

toutes les intonations de son humeur, de son émotion, tous les retournements de son cœur. À force de m'attendre, elle est partie sans que j'aie le temps de la suivre pour savoir même par quel côté de la rue elle était partie. Comme elle n'avait aucun parent encore en vie, j'aurais eu de la difficulté à chercher où elle avait pu aller. Ses amis, je ne les ai jamais vus qu'une ou deux fois. Et encore, trop brièvement pour pouvoir même les reconnaître.

Maintenant, c'est moi qui attends, sur ma chaise, perdu au bord de cette voie de chemin de fer qui semble désertée de tout convoi. Pourtant, les rails reflètent encore un peu de ce soleil d'automne qui ne parvient pas à réchauffer quoi que ce soit. Bah, il finira bien par passer un train égaré ou oublié. Il n'y a pas à s'en faire. Et puis, je ne veux pas le manquer. Je me vois déjà m'en aller (cela m'est déjà arrivé tellement souvent) et, à peine aurais-je fait trois pas qu'un sifflet retentirait dans la courbe. Et moi, je serais trop loin déjà. Je raterais celui-là et je devrais recommencer à attendre. Non, je reste là. Je ne bougerai pas d'ici à ce qu'il arrive. J'ai en tout cas bien fait de prendre cette chaise pour patienter plus à l'aise. Resté debout, il m'aurait fallu danser d'un pied sur l'autre, à cause de la fatigue. Elle vient si vite. Mais là, je suis bien assis. Je regarde au-dessous de moi l'eau qui dévale la vallée. Je suis bien. Emmitoufflé dans mon manteau épais, assis confortablement, je regarde l'eau qui coule et les arbres qui rougissent. Il n'y a rien d'autre sur terre. Rien que ces feuilles qui me chauffent le cœur quand elles dépriment tant d'autres personnes. C'est le rouge de ce sang qui coule dans mes veines et parfois me brûle. C'est l'orange qui embrase le ciel, les soirs clairs. C'est le jaune de tant d'ors que je n'ai pu toucher et à peine voir. C'est la vie qui sursaute sans moi, illuminant la vallée d'un flamboiement magnifique.

Je me souviens aussi de la neige tombée sur une autre vallée, l'isolant du monde alentour. Oui, c'était une autre vallée, un peu distante de celle-ci. Je crois y avoir passé toute mon enfance. Ou plutôt, non, j'y ai passé toute l'enfance dont je me souviens.

Quatre à cinq années tout au plus. D'avant cela, rien, aucun souvenir. Pas la moindre bribe. De ce qui s'est passé ensuite, j'ai gardé la mémoire et même plus qu'elle. Quelque chose comme un réservoir de sensations. Quelque chose comme cela. Encore maintenant, alors que des dizaines d'années ont passé, alors que des choses innombrables sont venues peupler ma pauvre vie, encore maintenant, je puis ressentir les peurs qui me frappèrent alors, les larmes de joie et les infinies tristesses. Aucune ne m'épargna. Et elles sont toutes encore marquées, quelque part, au fond de moi ; des traces, des fossiles qui m'emportent si souvent l'âme et le corps. Les soubresauts chaotiques des sanglots nocturnes, la sueur glacée des sommeils cauchemardesques. Quand j'essaie de les dénombrer, tout ce qu'il en reste, ce sont ces moments de peine et non ceux de bonheur. Je suis pourtant sûr qu'il y en eut mais, à chaque fois, ils étaient effacés par un revirement brutal, une de ces claques que réserve la vie quand elle s'estime trop bonne. La garce se rattrape toujours et se venge. Le bonheur fait alors peur, car il est gage de durs revers.

Et cette neige fut belle. Elle n'avait cessé de tomber durant tout un après-midi. Elle avait tant manqué depuis des années que c'était là comme une redécouverte. Elle tombait sans s'interrompre sur les champs et les forêts, les maisons et les prairies. Vers le soir, des branches cassèrent sous le poids de cette blancheur duveteuse qui semblait ne rien peser. Au matin, tout était de même égale blancheur. Plus rien n'était reconnaissable. Tout s'était transformé en si peu de temps. Il y avait, sur la cour, le cadavre d'un oiseau qui avait dû se perdre et geler. Il faisait une petite tache colorée sur la neige aveuglante, soulante tant elle était implacable. Les sapins semblaient à la fois énormes et immatériels. La journée passa entre la fenêtre et le feu crépitant. Puis, vers la fin de l'après-midi, à l'heure des lumières qu'on allume pour gagner une illusoire bataille contre la nuit ennemie, d'autres lueurs vinrent. Bleues. Clignotantes. Ce fut mon premier contact réel avec la mort. Et je sentis très vite qu'elle était plus forte encore que la neige pour tout chambou-

ler, pour rendre méconnaissable ce qui était familier. Tout devait changer et mes yeux d'enfant le savaient qui se troublaient. Voilà que des pans entiers de la réalité devaient passer du côté du souvenir, comme si la neige, si froide, n'existait plus que dans un recoin de ma tête. Mais la neige est revenue souvent encore dans ma vie, bien palpable, bien présente. Avec elle revenaient des souvenirs amers comme cet oiseau annonciateur, raidi sur la glace. Aujourd'hui, je n'en puis plus. Je ne veux plus voir cet hiver et ses images trop douloureuses. Je regarde encore les arbres roux. Et aucun train ne veut arriver. J'attends.

J'attends ce train qui n'arrive pas. J'ai l'impression d'être perdu au milieu d'une contrée où l'homme n'est plus. Un oiseau crie en tournoyant au-dessus de moi. Et puis, il se tait, il fond sur quelque chose, à quatre ou cinq mètres de moi. Il effleure le sol. Dans ses serres, un jeune lapin achève de se débattre. Ça a duré deux ou trois secondes. Il n'a pas fallu plus de cela pour enlever à la vie une existence entière, si courte fût-elle. Il suffit toujours de cela. On est, on n'est plus, l'espace d'un imperceptible instant. Il suffit d'un vol surgi de nulle part et retourné à l'inconnu. Et le monde reste là, impassible, alors qu'il aurait dû s'arrêter de tourner, s'effondrer. Mais rien du tout, il continue sa course, se poursuivant lui-même, imperturbablement. Juste un cri dans le ciel (de joie ? de fierté ? de remords ?) et puis rien d'autre. Rien.

Je me souviens de certains livres contant les déboires de héros singuliers. Des romans américains essentiellement. Des personnages qui prenaient le large un jour, abandonnant tout derrière eux, parfois à la limite de s'abandonner eux-mêmes. Et puis, la route débobinait devant eux un long ruban qui paraissait interminable jusqu'à ce qu'un mur, inattendu, improbable, vienne se dresser en travers du chemin. Implacable. La fin de la course est inévitable. Sauf pour certains. Il n'y a pas de mur mais plutôt un trou blanc sur une page blanche en forme de point d'interrogation. Le mur, alors, c'est moi qui lis et qui cherche ce qui aurait bien pu suivre les événements précédents. Je les ai

enviés, ces personnages. Pouvoir prendre la route sans se retourner, comme ça. Avancer, avancer et avancer jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à ne plus bien savoir quel pied il faut mettre devant l'autre pour aller encore vainement un peu plus loin. Je dis vainement mais ne le pense pas. Aller plus loin, voilà le mot. Chercher toujours ailleurs un autre bonheur. Voilà à quoi j'aurais dû me résoudre sans avoir pu y arriver jusque-là. J'ai rêvé qu'aller plus loin, ça aurait pu être ceci, ces mots jetés là, écrire. Là aussi, il y a eu des coups d'essai. Vains. Vains. Vains. Et pourtant, plus je m'enfonçais dans cet évident échec, plus je me persuadais que je ne pouvais rien faire d'autre. Deux petites idées qui se battaient sans cesse dans ma pauvre tête. Le sur-sis — le temps d'une vie? — que je m'accordais, je le consacrais à la lecture de tous ceux que je voulais rejoindre, non pas au faite mais seulement à la dimension de ma petite gloire personnelle. Juste un merci ou un autre d'un vieux lecteur tombé par hasard sur ma pauvre prose un soir de famine littéraire. Quelques dizaines d'exemplaires vendus, un sourire ou l'autre dans une librairie. Rien d'autre. Je ne désirais rien d'autre. Et finalement, rien, pas même cela. Mes gribouillages confus se perdaient l'un après l'autre. Je m'empressais à chaque fois d'en finir avec mes personnages des manières les plus diverses et les plus odieuses possibles. Dieu sait que j'en ai tués de ces êtres de papier. Les morts, chez moi, semblaient inévitables. Chez les autres, je voulais me persuader qu'elles auraient pu ne pas être, que les victimes auraient pu être sauvées in extremis. Les bons conseillers... J'en ai lu beaucoup. J'ai voulu en tenir le compte pendant un temps mais cela était impossible. Alors, j'ai abandonné. J'avais une passion pour les personnages ratés ou ceux qui courent à l'échec notoire. Que pouvait-il y avoir de plus enviable que le sort de celui qui, faisant fi des conseils hurlés pendant sa dégringolade, avance encore et toujours, méprisant, vers le fond? Ça, c'était la liberté de dire «je suis moi et je me fous du reste. Je suis moi et cela ne regarde que moi». Le monde, en maître chanteur, pouvait bien promettre de s'écrouler

si jamais il allait au terme de sa résolution débile. Que le monde s'écroule, je resterai tel qu'en moi-même. Dût trembler et éclater la terre entière, ma fidélité, elle, ne s'effritera pas. Jusqu'au bout, rester inébranlable. Mieux que le roc le plus dur. Les héros nés de ma plume ne survivaient même pas au premier tournant. Je suis le créateur d'un monde d'éphémères tarés ; perdus d'avance. Sitôt nés, sitôt oubliés.

La nuit est le meilleur moment pour écrire. Moins loin peuvent voir les yeux, plus profondément ils se plongent en nous, plus loin ils vont chercher les sentiments à exhumer — de l'eau au moulin. Je me souviens particulièrement des nuits pluvieuses qui réduisent encore d'autant le monde clos. Chose curieuse tout de même que cette nuit, alliage des contraires. Rassurante, elle enlace comme un cocon de soie douce et chaude. Horrifiante, haïssable, elle peuple les environs d'ombres menaçantes et de bruits terribles. La nuit, aussi bien, peut être l'alliée du voleur et de l'éperdu. L'un cherche à gagner, l'autre à se perdre. Quand ils se rencontrent, sans se reconnaître, ils font un brin de causette, s'ignorent et se questionnent et puis se séparent. L'un va à l'inconnu (au petit bonheur), l'autre à l'épié. Et la nuit les récupère. Moi, la nuit, j'écris et je suis ces deux-là réunis. J'erre et dérobe. Sentiments, joies et chagrins. Tous à plat sur un carnet encombré de feuilles éparses et variées. J'écris.

J'attends et j'écris. Désespérément. Je me force à patienter, à espérer le passage illusoire d'un train qui n'en finit pas de ne pas arriver. Cela fait déjà deux jours et autant de nuits. Je ne suis même plus sûr du nombre. Attendre et ressasser, voilà ce à quoi se résume mon temps passé au bord de cette voie. J'ai attendu beaucoup, et souvent, dans ma vie mais jamais cela ne m'avait paru aussi pénible, aussi insupportable. Parfois, l'envie m'effleure de m'en aller au loin, de charger à nouveau mon sac sur mon épaule et de repartir d'où je suis parti il y a quelques jours (je ne voudrais même plus jurer qu'il n'y en a eu que deux). Mais je tiens le coup. Du moins, je m'y efforce. Je tente de surmonter le ras-le-bol. J'y arrive tant bien que mal. Je me suis résigné à

m'en aller, à quitter enfin cette vallée où chaque arbre, chaque brin d'herbe me rappelle l'un ou l'autre pénible souvenir. Même me décider à partir m'a pris des journées et des nuits entières d'insomnie. J'ai cru devenir fou. Moi, en proie à une telle idée fixe : partir, partir, partir. Il m'en a fallu de la réflexion (et des aspirines) pour en venir à bout, de cette décision, de cette hésitation. Et puis, un matin, après une nuit plus pénible encore que toutes les autres, une nuit faite de tortures tout intérieures mais combien douloureuses, un matin, refusant toute intrusion de mon cerveau dans mes actions, j'ai jeté dans un sac un paquet de biscuits, une ou deux boîtes de conserve, quelques bouteilles d'eau et un quignon de pain. Je suis sorti, j'ai refermé ma porte dans mon dos, sans même la regarder et je me suis éloigné. Tous les plans auxquels j'avais pu penser pendant les semaines précédentes s'étaient évanouis. Au moment de partir, je n'y ai même plus songé. Je voulais mettre le feu, ouvrir tous les robinets, faire hurler la radio, décrocher le téléphone. Je me suis contenté de sortir et de claquer la porte derrière moi, sans même me donner la peine de tourner la clé. À l'heure qu'il est, ma maison doit avoir été pillée ou, simplement, avoir été occupée par de pauvres hères vagabonds. Sans le vouloir, j'ai peut-être enfin réussi à rendre service à quelqu'un. J'ai été capable de cela et je l'ai fait sans même m'en rendre compte. Peut-être devrais-je retourner en arrière, uniquement pour m'en assurer. Mieux vaut n'en rien faire et continuer dans la résolution première. Cette incertitude d'un probable bienfait involontaire m'est curieuse. Retourné, il m'aurait fallu réfléchir à nouveau et prendre une nouvelle décision. Non, j'y suis, j'y reste. Mon, Dieu, me voilà devenu résolu. Tout arrive.

Tout ce temps passé (perdu ?) à vivre, à errer sans cesse, en attendant l'inéluctable. On connaît nos deux extrémités. Le début est certain puisque déjà passé. La fin est souvent obscure. C'est une question d'impatience. Moi, j'ai voulu être sûr. Des bruits de fer contre du fer. Un sifflet. Voilà.